

Le Département de danse de l'UQAM présente **Tribune 840 n°16**

Danse et Interdisciplinarité

Mercredi 28 mars 2012 de 12h30 à 14h à la Piscine-théâtre
Département de danse de l'UQAM, 840 rue Cherrier, Montréal

Participants : Patrice Loubier¹, Gaëlle Bourges², Marie Mougeolle³.

Vaste question aujourd'hui que celle de l'interdisciplinarité.⁴ Question postmoderne par excellence, qui dynamise aussi bien les milieux de la recherche que ceux des pratiques artistiques.

Le terme est apparu dans les années 1970 dans le milieu de la recherche anglo-saxonne pour désigner son décloisonnement, et afin, selon Marie-Christine Lesage (2008), de « faire face à la complexification croissante des questions difficiles » (p. 14). La mise en lien des connaissances et des modes de réflexion apporte une possibilité nouvelle, une alternative à une pensée « claustrophobe », « confinée dans la discipline » (Portella, 1992, p. 17).

Du côté des pratiques artistiques, les années 1960 new-yorkaises voient poindre des démarches innovantes que les critiques de l'époque, puis les historiens de l'art, peinent à classer. Jusque là, le médium était roi, assignant l'œuvre à résidence dans un territoire bien circonscrit. « C'est de la peinture ». « C'est de la danse ». La question de la discipline, de l'appartenance, trouvait aisément réponse. Mais des personnalités comme Yvonne Rainer, Bruce Nauman et leurs acolytes ont commencé à interroger ces territoires et ces classifications, mêlant les discours, les actes, les médiums. On brouille les pistes, on délocalise l'art, on s'indiscipline.

Aujourd'hui encore, la danse est héritière de ces pionniers et continue de se réinventer. Mais la classification et la catégorisation par différents acteurs des milieux artistiques, des critiques aux historiens, en passant par les institutions, demeurent très présentes. Les artistes sont donc amenés à se positionner par rapport au paradigme disciplinaire, encore très prégnant. Mais comme le souligne Patrice Loubier (dans Hughes et Lafortune, 2001), « envisager la pratique de l'artiste comme discipline, c'est l'observer du point de vue de la catégorie normative [...] par laquelle elle est reconnue et désignée socialement, alors que l'artiste l'éprouve et la vit souvent de manière bien plus souple et ouverte » (p. 24).

La danse est d'ailleurs souvent vue comme discipline en construction, recherchant ses fondements et son ancrage. Elle pourrait même être considérée comme interdisciplinaire par nature, jouant et déjouant en permanence les espaces qu'elle investit. Alors, où situe-t-on l'interdisciplinarité ? Au-delà d'être une notion à la mode, est-elle une esthétique, une dynamique ? Qu'entendons-nous véritablement par « interdisciplinarité » ?

Marie Mougeolle.

Références :

Hughes, L., Lafortune, M.J. (dir). (2001). *Penser l'indiscipline: recherches interdisciplinaires en art contemporain*.

Montréal: Optica

Lesage, M.-C. (2008). L'interartistique : une dynamique de la complexité. Dans M.-C. Lesage (dir.), *Théâtre et interdisciplinarité* (p. 11-26). Paris: Presses Sorbonne nouvelle.

Portella, E. (dir). (1992). *Entre savoirs, l'interdisciplinarité en actes: enjeux, obstacles, résultats*. Toulouse: Editions Erès.

Comité d'organisation : Nicole Harbonnier-Topin, Johanna Bienaise, Sarah Dell'Ava, Marie Mougeolle

Contact : harbonnier-topin.nicole@uqam.ca Tél. : (514) 987-3000, poste 2455

¹ Patrice Loubier : Professeur en Histoire de l'art, UQAM

² Gaëlle Bourges : Artiste chorégraphique, France

³ Marie Mougeolle : Étudiante maîtrise en danse, UQAM

⁴ Ce terme est ici employé comme sorte d'étiquette générique qui englobe les variantes qui s'y rattachent : multi-, pluri-, trans-disciplinarité, etc...

Synthèse Tribune 840 # 16

Danse et interdisciplinarité

L'interdisciplinarité : Etiquette dont on use et abuse, bien souvent, sans tellement s'attarder à ce qu'elle sous-tend ou suppose. Trois intervenants investissent cette vaste notion, chacun depuis ses *a priori* et son identité disciplinaire, pour tenter de dresser un tableau des enjeux des pratiques contemporaines interdisciplinaires.

Patrice Loubier, historien de l'art, critique et professeur à l'UQAM, fait l'expérience bien malgré lui de ces *a priori* disciplinaire. L'histoire de l'art, en tant que discipline, procède toujours avec l'appui d'un support visuel. Pour des raisons matérielles, il a dû s'en tenir aux mots, et appréhender cette conférence sans images. Preuve pour lui que « cette interdisciplinarité qui court beaucoup n'est peut-être pas complètement accomplie ». C'est tout de même avec brio qu'il "improvise" cette conférence, et l'expérience n'en est que meilleure. Faisant le parallèle entre la danse et les arts visuels ou les "arts d'intervention", il distille cette danse qui investit l'espace public. S'ensuit un voyage des sens, entre *Danse dans la neige* de Françoise Sullivan, *Solo 30 x 30* de Paul-André Fortier, les *Objets Dansants Non Identifiés* de Katya Montaignac, ou les œuvres de l'autrichien Villy Dorner. Œuvres de danse, chacune à leur façon, qui font du remploi d'un lieu et de la greffe presque plastique avec le mobilier urbain une manière de le dire et de le réinventer.

Ce corps dansant explore la ville, se révèle à lui-même des potentialités, des ressources, des possibilités qu'il ne soupçonnait peut-être pas lorsqu'il se confinait à l'atelier ou à la salle de répétition. Il révèle aussi d'une autre manière l'espace urbain, l'espace visuel, l'espace habituel qu'il renouvelle, qu'il revitalise, dont il accentue ou revivifie la perception et l'expérience.

Du côté des arts visuels, Patrice Loubier évoque les *chutes* du collectif "We are not Speedy Gonzales", ou encore les *One Minute Monument* de Rachel Echenberg. Des gestes ténus, de l'ordre de l'anodin ou de l'imperceptible, font alors œuvre. Cette « économie de moyen », cette « déqualification » de l'artiste en arts visuels peut être mise en résonance avec certaines pratiques en danse.

Dès 1958, Allan Kaprow professait d'ailleurs : « Les jeunes artistes d'aujourd'hui n'ont plus besoin de dire "je suis peintre ou poète ou danseur." Ils sont simplement artistes. Tout de la vie leur sera ouvert. » Insinuant finalement que la question de la discipline, du territoire d'appartenance n'a plus court ni raison d'être dans la postmodernité artistique. La réalité actuelle est bien différente. Gaëlle Bourges, chorégraphe française de passage à Montréal dans le cadre du Festival Edgy Women, nous ramène aux conditions de possibilité (ou d'impossibilité) d'un travail interdisciplinaire.

Malheureusement, même si on se veut autre chose que simplement danser, les programmeurs de danse nous rappellent vite à l'ordre – et ça va très bien avec la discipline – en disant "mais, vous faites quoi en fait, vous ?" La question de la discipline est donc encore très prégnante.

Pourtant, la caducité de ce terme a été largement éprouvée. Il évoque un *principe de contrôle* chez Foucault, à la fois des corps et des discours. En elle-même, la discipline est née avec la modernité (largement décrite par Foucault d'ailleurs), en corrélation avec des institutions disciplinaires comme l'école, la prison, l'hôpital ou l'armée : des « prothèses qui viennent éduquer l'humain » selon Gaëlle Bourges. Pour elle, la discipline en danse astreint le corps dans l'homogénéité, alors que les pratiques contemporaines prônent l'hétérogénéité du corps, des techniques, des façons de faire. Quand Michel Bernard parle de *corporéité* et Beatriz Preciado (philosophe espagnole) de *somathèque*, quand les pratiques et les théories tentent d'ouvrir le corps sur la diversité du monde, les institutions qui régissent l'art continuent d'apposer le cadre de la discipline.

Ce paradoxe entre tentative d'ouverture d'un côté et fermeture de l'autre se retrouve dans le terme interdisciplinarité lui-même. Marie Mougeolle, étudiante à la maîtrise au Département Danse, interroge la notion :

Comment penser l'interdisciplinarité pour qu'elle se rapproche de la réalité de la pratique, pour qu'elle s'éloigne d'une discipline qui est certes ancrage identitaire pour bon nombre d'artistes, mais qui enserme la pratique dans un carcan traditionnellement établi, hérité de la modernité, qui ne correspond plus à la façon dont les artistes vivent et pensent leur travail ?

Marie propose deux pistes, à la lumière du travail de Patrice Loubier et de Marie-Christine Lesage⁵ : l'une avançant « l'espace de l'inter comme espace médiateur », comme création d'un espace entre les disciplines ; l'autre préférant parler d'« altérité artistique » plutôt que de discipline, appliquant à l'ouverture disciplinaire les dynamismes de la relation à l'autre, dessinant alors des espaces et des échanges. En résulte toute une réflexion sur les dynamiques internes inhérentes à un travail interdisciplinaire :

On travaille sur des espaces, des territoires, des frontières. L'espace de l'inter comme celui de l'alter proposent à la fois une brisure, une déchirure, une différenciation, et un espacement, un territoire à venir, un intervalle. Ils proposent un ancre entre deux choses, un vide à remplir.

« Le boulet du disciplinaire ».

Il y a donc un écart fondamental au sein de la notion d'interdisciplinarité, et dans la façon dont on tente de l'appliquer. Écart et paradoxe, entre une tentative d'ouverture des pratiques et une fermeture imposée par un milieu. Entre un espace ouvert par l'inter (ou le trans, souvent préféré) et le carcan de la discipline. On cherche à décrire par là « une pratique somato-politique tout à fait hétérogène et donc une possibilité de passer d'une pratique à l'autre, d'un monde, d'une plasticité à l'autre, vers le protéiforme, de l'ordre de la traversée » résume Gaëlle Bourges. Le problème inhérent à l'interdisciplinarité est qu'en tentant de mettre différents mondes ou milieux en relation, les incompréhensions se multiplient. On ne s'entend plus, parfois. Patrice Loubier⁶ parle alors d'une « inertie des paradigmes » qui diverge d'un monde à l'autre, c'est-à-dire

les vitesses différentes auxquelles se déplacent, se transforment les horizons de réception, que ce soit pour les artistes, les producteurs culturels ou encore pour le lectorat, l'audience d'un média. Alors ces groupes là, ces instances là adhèrent plus ou moins variablement à ces paradigmes qui sont charriés par une nomenclature disciplinaire : sculpture, danse, ballet, etc.

En effet, les pratiques sont teintées par leur lieu de diffusion ou les discours qui les décrivent. Une œuvre va être teintée « danse » si elle est diffusée sur une scène, ou colorée « arts visuels » si elle se joue dans une galerie, même si la substance, le faire de l'œuvre ne diffère pas d'un monde à l'autre. L'importance de la terminologie prend alors tout son sens : inter ? trans ? disciplinaire ?

Quand on nomme, on est infidèles, on trahit le réel parce qu'un nom simplifie, réduit de toute manière considérablement l'étoffe, l'épaisseur, la complexité, le trans, qui est impliqué de toutes façons dans les phénomènes qu'on crée. Et le nom, le mot, la nomenclature, la terminologie résulte toujours d'un accord plus ou moins tacite, plus ou moins mouvant.

Il semble temps, donc, de bousculer un peu ces adhérences, ces petits à reculons qui paralysent ou astreignent les tentatives de mouvement ou de sortie du disciplinaire. Patrice Loubier propose de multiplier les dénominations *ad hoc*. Même si elles sont toujours à définir, elles ont l'avantage d'ouvrir les champs de réflexion, et de « substantier, de moins, nous faire croire à une substance ontologique, permanente, persistante qui serait derrière les phénomènes, mais de faire voir les choses selon des propriétés qu'on met en lumière ». Il est question de définir et de se définir en d'autres termes que ceux de la discipline. Gaëlle Bourges s'y attèle : « Mon transdisciplinaire à moi est un trans-somatopolitique ».

⁵ Lesage, M.-C. (2008). L'interartistique : une dynamique de la complexité. Dans M.- C. Lesage (dir.), *Théâtre et interdisciplinarité* (p. 11-26). Paris : Presses Sorbonne nouvelle.

⁶ Loubier, P. (2001). Du moderne au contemporain : deux versions de l'interdisciplinarité. Dans M.-J. Lafortune, & H. Lynn, (dir), *Penser l'indiscipline: recherches interdisciplinaires en art contemporain* (p. 22-29). Montréal: Optica.